

LES VOYAGEURS FRANÇAIS EN ANGLETERRE ET LES VOYAGEURS ANGLAIS EN FRANCE DE 1750 À 1789

PAR

MICHÈLE SACQUIN-MOULIN

INTRODUCTION

Ce travail ne se propose pas d'étudier tous les voyageurs anglais ou français, mais seulement ceux qui ont laissé un récit de leur voyage. Il n'a pas non plus pour but d'étudier ce qu'étaient objectivement l'Angleterre et la France dans la seconde moitié du XVIII^e siècle en s'appuyant sur le témoignage des récits de voyage contemporains, mais au contraire de définir, par le biais de ces récits, quelle pouvait être pour chacune de ces deux nations l'image de marque de sa rivale.

SOURCES

Cette étude porte sur environ deux cents récits de voyage, soit environ soixante-cinq récits français et cent trente-cinq récits anglais. Une quarantaine d'entre eux sont manuscrits. Ces manuscrits sont dispersés aux Archives nationales (série K), aux Archives du ministère des Affaires étrangères (série Mémoires et documents, fonds divers), à la Bibliothèque nationale, à la Bibliothèque Mazarine et surtout dans les bibliothèques de province (Grenoble et Nantes). On trouve encore des récits français manuscrits à la National Library d'Edimbourg, à la Mitchell Library de Glasgow et à la Bodleian Library d'Oxford. Les manuscrits anglais se trouvent surtout à la British Library, à la Bodleian Library ainsi que dans quelques autres bibliothèques de province (Preston, Manchester, Bury-Saint-Edmunds).

PREMIÈRE PARTIE

LE VOYAGEUR

CHAPITRE PREMIER

ÉTUDE CHRONOLOGIQUE DES RÉCITS DE VOYAGE

On constate que si la guerre de Sept ans a interrompu à peu près totalement les voyages, du moins jusqu'en 1762, pendant la guerre d'Amérique au contraire les échanges entre la France et l'Angleterre ont été seulement ralentis, surtout pendant les deux premières années du conflit.

CHAPITRE II

L'ORIGINE SOCIALE DES VOYAGEURS

L'éventail social est beaucoup plus ouvert du côté anglais : le *grand tour* est devenu une véritable institution qui pénètre jusqu'à la *gentry* et à la bourgeoisie aisée. En France, au contraire, seul un petit nombre de privilégiés peuvent se permettre de voyager pour leur plaisir en Grande-Bretagne. D'autre part, les voyageurs anglais publient plus facilement le récit de leur voyage, et cela quelle que soit leur position sociale, ainsi par exemple un duc et pair comme Bedford.

CHAPITRE III

LES MILIEUX D'ACCUEIL

En parcourant les récits de voyage anglais et français, on prend conscience de l'existence de véritables ensembles sociaux pour qui les frontières ne sont pas un obstacle.

La société aristocratique est par essence cosmopolite et l'on retrouve toujours les mêmes noms et les mêmes adresses d'un récit à l'autre, comme s'il n'y avait à Paris et à Londres qu'une même société. Le système des lettres de recommandation tisse un réseau serré et complexe de relations sociales.

Le milieu savant présente les mêmes caractéristiques. Les liens entre les savants et les érudits des deux pays sont encore resserrés par l'existence des académies et le système des correspondants étrangers.

Le milieu négociant est moins bien connu, mais là aussi les échanges ne sont sans doute pas négligeables : les négociants français envoient fréquemment leurs fils chez leurs correspondants anglais, ainsi qu'en témoigne le journal manuscrit du jeune Desridelières-Leroux, fils d'un important négociant nantais (Nantes, mss. 873 et 874).

Enfin, le milieu trouble et mal défini des pamphlétaires et des réfugiés compose à Londres un dernier ensemble qui recoupe parfois les trois premiers par le biais d'hommes comme Mirabeau ou Montlosier ou surtout par celui des descendants des réfugiés huguenots, puissants dans la Cité comme dans les sociétés savantes.

CHAPITRE IV

LES MOTIVATIONS DES VOYAGEURS

Sterne a défini avec humour dans son *Voyage sentimental* les différentes catégories de voyageurs anglais : le jeune lord accompagné de son tuteur écossais ou suisse est devenu, grâce à Samuel Foote, un personnage de théâtre; le voyageur « valétudinaire » a été magnifiquement incarné par Tobias Smollett, il a fait la fortune des villes d'eaux de l'Europe; enfin il faut citer les voyageurs « félons ou délinquants » qui fuyaient la police, des créanciers ou le scandale, et les voyageurs ruinés qui espéraient vivre plus économiquement en France.

Les motivations des voyageurs français sont moins nettes : le *grand tour* n'existe pratiquement pas dans l'aristocratie française sinon chez ceux qui imitent l'aristocratie anglaise, et l'Angleterre n'est certainement pas un pays de villes d'eaux pour voyageurs désireux de rétablir leur santé. En revanche, c'est traditionnellement un lieu de refuge pour ceux qui fuient la police. Mais la majorité des Français n'ont pas de raison matérielle pour visiter la Grande-Bretagne; ils sont seulement poussés par la curiosité et l'admiration pour une nation qui est devenue un modèle pour tous les « fats philosophiques » dont parle Lauraguais.

DEUXIÈME PARTIE

LE VOYAGE

CHAPITRE PREMIER

LES VOYAGEURS ANGLAIS EN FRANCE

Les itinéraires. — Pour beaucoup d'Anglais, la France n'est qu'une étape vers les villes d'eaux belges ou allemandes, vers l'Espagne ou surtout vers la Suisse ou l'Italie.

Calais est le port de débarquement le plus fréquenté, mais à la fin du siècle une certaine mode pousse les voyageurs à passer par Brighton et Dieppe.

Les régions les plus visitées sont le Nord-Ouest, de la Normandie aux Flandres, les Alpes, la Côte d'Azur et l'Aquitaine; en revanche, la Bretagne et le Massif central sont très négligés.

Les conditions matérielles du voyage. — Les récits de voyage anglais sont très détaillés à ce sujet. Les voyageurs louaient en général une chaise de poste et des chevaux à Calais; cependant les plus modestes ou les plus désireux de parler français prenaient la diligence. Les règlements de la poste leur semblaient très contraignants, mais les routes royales étaient généralement appréciées.

Les auberges françaises, celles de Calais mises à part, étaient souvent jugées exécrables; les aubergistes avaient en outre tendance à charger exagérément la note des riches « milords ». Ceux-ci disposaient de lettres de crédit sur les banquiers anglais de Paris ou leurs correspondants français. La *circuler exchange note*, ancêtre de nos *travellers checks*, leur permettait de se déplacer sans avoir de soucis financiers.

Les lieux de séjour des Anglais en France. — A Paris, les Anglais résidaient autour du faubourg Saint-Germain et de plus en plus autour du Palais-Royal. Ils fréquentaient des hôtels fort chers (entre 100 et 600 livres tournois par mois en moyenne), mais certains d'entre eux préféraient louer un appartement dans ces mêmes quartiers. Mais le séjour dans la capitale était très onéreux; beaucoup n'y restaient que le temps de la visiter et allaient ensuite chercher un lieu de séjour plus calme et moins dispendieux en province.

Les séjours de cure étaient surtout Montpellier et Nice qui se développa à partir de 1765 et éclipsa peu à peu sa rivale; mais la vie y était très chère. Aix-en-Provence, Hyères et les stations des Pyrénées, Bagnères et Barège, étaient plus modestes.

Marseille était très appréciée des Anglais pour son animation, mais le logement y était difficile et coûteux. En revanche, Bordeaux, Toulouse, les villes du Sud-Ouest en général, ainsi que des villes plus proches de l'Angleterre comme Lille ou Amiens, étaient des lieux de villégiature très favorables aux finances des Anglais, qui s'y installaient parfois avec leur famille pour plusieurs années.

Certaines villes enfin, comme Caen, Tours ou Lyon, attiraient les jeunes Anglais qui fréquentaient leurs académies.

Les centres d'intérêt touristique. — Les Anglais visitaient très consciencieusement Paris et ses environs, se limitant aux monuments mais s'intéressant en outre aux hôpitaux et aux manufactures. Ils étaient généralement soucieux d'établir la supériorité de leur capitale sur celle de la France.

Les antiquités de la Provence (Nîmes et le pont du Gard) offraient traditionnellement un avant-goût de celles de l'Italie. Mais un intérêt nouveau se manifestait pour les Alpes jusqu'alors négligées ou considérées avec horreur. A partir de 1783, les voyageurs sont nombreux à faire une excursion aux glaciers de Chamonix : la curiosité scientifique, le goût du sport, l'influence de la *Nouvelle Héloïse* sont à l'origine de cet engouement. D'un « romantisme » plus appuyé, plus « gothique », est l'intérêt porté à la Grande Chartreuse et à la vie monastique en général. Enfin, le goût pour les jardins « naturels » se manifeste à Chantilly et à Ermenonville, qui devient après 1783 un véritable lieu de pèlerinage.

CHAPITRE II

LES VOYAGEURS FRANÇAIS EN GRANDE-BRETAGNE

Les itinéraires. — Ils sont peu nombreux à avoir dépassé la région de Londres; neuf d'entre eux seulement sont allés jusqu'en Écosse et chaque voyageur suit un itinéraire qui lui est propre.

Les conditions matérielles du voyage. — Les Français sont des voyageurs beaucoup moins opulents que les Anglais. Le change leur est très défavorable; aussi se contentent-ils le plus souvent de prendre la diligence. Les auberges leur semblent excellentes, sauf sur le chapitre de la nourriture, mais chères. Mais ils sont en général bien disposés à l'égard de l'Angleterre et récriminent moins que les voyageurs anglais.

Les centres d'intérêt touristique. — A Londres, les voyageurs français sont moins soucieux du passé de la ville que des réalisations présentes d'une nation qu'ils considèrent comme un modèle ou comme une rivale : ils visitent donc les hôpitaux, les prisons, les lieux publics, et s'efforcent de donner une interprétation morale ou politique de ce qu'ils décrivent. Leur itinéraire est souvent plus philosophique que monumental, d'autant qu'ils n'apprécient guère les constructions gothiques si nombreuses en Angleterre.

Le développement industriel de la Grande-Bretagne est peu perçu par le voyageur moyen; les villes manufacturières ne sont guère visitées que par les savants ou les industriels en voyage d'étude. Mais à partir de 1770, ce développement s'accroît, l'école physiocratique est sur le déclin et l'intérêt devient plus général et apparaît en particulier dans les guides.

Les campagnes anglaises vertes et fertiles sont traditionnellement considérées comme exemplaires. L'agronomie et le goût pour les jardins « naturels » sont alors très proches. Un intérêt nouveau pour les paysages sauvages et « romantiques » des Highlands d'Écosse se manifeste à la fin du siècle. Il est lié à la traduction en français de nombreux guides anglais et à la mode des poésies ossianiques.

TROISIÈME PARTIE

LE RÉCIT DE VOYAGE

CHAPITRE PREMIER

L'ANGLETERRE VUE PAR LES VOYAGEURS FRANÇAIS

Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, l'anglomanie triomphe grâce en particulier à Voltaire et à ses émules. Aussi le voyageur, qu'il considère l'Angleterre comme un modèle ou comme un exemple dangereux, n'est jamais indifférent.

L'Angleterre des anglomanes. — La constitution britannique est au centre de l'anglomanie. Le gouvernement anglais est décrit comme un gouvernement « mixte » où les éléments du pouvoir sont distribués également entre le roi, l'aristocratie, représentée par la Chambre des pairs et le « peuple », c'est-à-dire l'élite des propriétaires, représentés par la Chambre des communes. Dans ce système, les classes possédantes triomphent puisqu'elles sont garanties à la fois contre l'arbitraire royal et contre les classes laborieuses jugées dangereuses. Les anglomanes glorifient encore la liberté anglaise : liberté civile, politique et surtout religieuse. Sur ce dernier point, ils suivent les traces de Voltaire, négligeant de mentionner les mesures discriminatoires prises à l'égard des catholiques et des dissidents.

Le régime politique, tout autant sinon plus que le climat, détermine pour les anglomanes le caractère national anglais. L'Anglais, philosophe et mélancolique par tempérament, est aussi raisonnable parce qu'on lui demande de l'être en tant que membre du Parlement, électeur ou simple citoyen lecteur de gazettes. C'est donc un patriote soucieux du bien public et un philanthrope généreux. Dans sa vie privée, il est vertueux, honnête et bon père de famille. La femme anglaise répond parfaitement à l'idéal bourgeois : ni coquette ni pédante, c'est une épouse fidèle et une mère dévouée, étroitement renfermée à l'intérieur du cercle familial. Un certain nombre de portraits types se retrouvent d'un récit à l'autre : le lord dépourvu de préjugés de classe et prenant une part active aux affaires du pays, le négociant honnête, le quaker intègre au ton républicain, enfin l'artisan travailleur et fier et le fermier opulent, tous deux symboles de la prospérité anglaise. Ces images, tirées de Voltaire et surtout d'Addison, courent les gazettes et sont souvent dans l'esprit du voyageur avant même qu'il débarque à Douvres.

L'Angleterre des anglophobes. — La réaction anglophobe culmine pendant les conflits. Après l'insurrection américaine, un nouveau type d'anglophobie se développe dans les milieux démocrates, autour de Mably et Condorcet.

Les conservateurs estiment que la constitution anglaise laisse trop de licence aux masses populaires et pensent que l'Angleterre est menacée par la démocratie et l'anarchie. Les démocrates au contraire insistent sur les insuffisances de la liberté anglaise, soulignées par l'apparition outre-Atlantique d'un nouveau modèle. Selon eux, le roi s'efforce de corrompre les parlementaires, corruption favorisée par le développement du luxe et le déclin du patriotisme : l'Angleterre court donc au despotisme. Conservateurs et démocrates s'accordent pour dénoncer l'impérialisme anglais aux Indes, en Amérique et, plus rarement, en Irlande.

L'Anglais des anglophobes est xénophobe, c'est-à-dire surtout gallophobe, cupide et hypocrite. Les Anglaises sont fades et ennuyeuses. Leur mise à l'écart systématique explique en partie l'ennui qui domine la vie sociale anglaise. Sous leur apparente vertu, les Anglais dissimulent une débauche crapuleuse qui n'est pas atténuée, comme en France, par le vernis d'une politesse raffinée.

La prospérité anglaise est, elle aussi, remise en question par les anglophobes qui en font, en général, une critique physiocratique. La politique colonialiste de l'Angleterre l'entraîne à des dépenses énormes qui ne font qu'accroître la dette nationale. Le développement industriel vide les campagnes. Enfin,

le luxe apporté en Angleterre par les colonies tend à faire diminuer la production et augmenter la consommation, d'où le déficit de la balance extérieure du commerce. Certains anglophobes n'hésitent pas, à la fin de la guerre d'Amérique, à prédire la ruine prochaine de l'Angleterre. Ils n'en jugent pas moins son exemple dangereux et dénoncent les excès de l'anglomanie, soulignant la gallophobie des Anglais.

CHAPITRE II

LA FRANCE VUE PAR LES VOYAGEURS ANGLAIS

La France des gallophobes. — Les Anglais sont par tradition gallophobes. Pour bon nombre d'entre eux, la France est le pays du despotisme et du papisme et ses habitants une nation d'esclaves. Dans beaucoup de récits de voyage, tout comme au théâtre et dans les romans, le Français est un être frivole, lâche, hypocrite et immoral. La Française, coquette et infidèle, est jugée dangereuse, par son exemple, pour la vertu des Anglaises.

Une partie de l'opinion est convaincue que la France, incapable de vaincre sa rivale par les armes, s'efforce de débaucher et de pervertir la jeunesse anglaise. Cette opinion est confirmée par la passion de l'aristocratie anglaise pour les modes et la vie de société françaises.

La France des gallophiles. — Si la gallomanie d'un Chesterfield, aristocrate et cosmopolite, est jugée sévèrement, la gallophilie de Sterne, bourgeois et indubitablement britannique, est considérée avec plus d'indulgence. Grâce au « voyageur sentimental » et à ses émules, le caractère français est quelque peu réhabilité.

Cependant, cette gallophilie a ses limites. Le voyageur anglais le plus séduit par la France éprouve toujours le besoin de rappeler qu'il reste un bon britannique conscient de la supériorité morale et politique de sa nation.

CHAPITRE III

LES INFLUENCES LITTÉRAIRES ET LES MOUVEMENTS D'IDÉES

Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, l'influence française, encore prépondérante dans les milieux aristocratiques, recule très nettement. Les Français assimilent, plus ou moins bien, Shakespeare, malgré Voltaire qui sort finalement vaincu de la querelle Shakespearienne.

Les poésies élégiaques de Gray, Young et Thomson ont un succès croissant à Paris ainsi que le sentimentalisme larmoyant de Richardson. Mais si l'on s'enthousiasme à Paris pour *Clarissa*, on lit à Londres *Marianne* et *la Nouvelle Héloïse* et les voyageurs anglais sont nombreux à faire le pèlerinage d'Ermenonville.

Le sentimentalisme pénètre encore en France avec la mode des jardins anglais très admirés par les voyageurs français. Mais ces jardins sont imités en France avec une frénésie et une maladresse qui provoquent les sarcasmes des voyageurs anglais.

Le style néo-gothique en revanche, illustré par le Strawberry-Hill de Walpole, est moins apprécié des Français; il faudra attendre le retour des émigrés pour le voir s'épanouir en France.

LISTE DES RÉCITS DE VOYAGE CONSULTÉS ET BIBLIOGRAPHIE

APPENDICES

Les relations du colonel de Saint-Paul à Paris (1757-1777). — Liste d'adresses de Lalande à Londres (1763). — Lettre de John Walsh à Benjamin Franklin (1772). — Les itinéraires parisiens recommandés par les guides anglais. — Les ressortissants anglais à Nice durant l'hiver 1784-1785. — Critique des *Travels through France and Italy* de Smollett dans la *Gazette littéraire* par Chastellux. — Journal de voyage d'un membre de la famille Cullum de Hardwick, Suffolk (vers 1782).
